

LE HOLLANDAIS SANS PEINE

Extrait 1.

C'est dans ma neuvième année que j'ai appris le hollandais. A cette époque-là j'avais un papa, un chic *type* dans mon genre, qui voulait que ses enfants réussissent dans la vie. Lui n'avait pas beaucoup travaillé à l'école ; ce qui ne l'empêchait pas, tous les étés, de nous acheter à ma sœur Christine et à moi des « cahiers de vacances ». Christine adorait ça. Le lundi soir, elle avait déjà fait son cahier jusqu'au jeudi. Moi, je n'ai jamais pu terminer le mien.

Cette année-là, papa nous dit :

- Nous allons camper à l'étranger . Il se tourna vers maman.

- J'ai pensé que pour les enfants, ce serait bien que nous allions en Allemagne. Ils entendront parler allemand toute la journée. C'est ce qu'on appelle « un bain de langue ».

Moi, je rêvais surtout de bains de mer. Je demandai:

- Ca sert à quoi, un bain de langue ?

Papa explosa :

- Mais bon sang, Jean-Charles ! A la fin du mois, tu sauras parler allemand. C'est très important, pour réussir dans la vie, de savoir parler une langue étrangère.

Je demandai :

- Et toi, tu sais l'allemand ?

Mon papa toussa et répondit : « Un peu. » Ce qui était un vrai mensonge.

LE HOLLANDAIS SANS PEINE

Extrait 2.

Au mois d'août, nous sommes donc partis vers l'Allemagne pour apprendre l'allemand, nos précieux cahiers de vacances glissés dans nos bagages entre la bouée et le maillot de bain.

Nos ennuis commencèrent à la douane. Le douanier allemand se mit à nous parler tout en dessinant dans l'air des petits carrés. Nous ne comprenions rien.

Papa ouvrit le coffre, les valises, sa sacoche ; il allait même vider ses poches quand je lui dis:

- Je crois qu'il veut voir nos cartes d'identité.

C'est exact. Papa prit son air des grands jours et nous expliqua:

- L'allemand est une langue très difficile. Très belle mais très difficile.

Les choses s'aggravèrent une fois au camping. Le gardien était tout aussi bavard que le douanier, et après une journée de route en voiture, nous n'avions pas fait beaucoup de progrès en allemand. Papa épongeait le front, maman répétait:

- Mais qu'est-ce qu'il nous veut ?

Et le gardien continuait à parler, tout en dessinant dans l'air des petits triangles. Je dis à papa :

- Il veut qu'on aille planter notre tente.

C'était exact. Le gardien me remercia un signe de tête et papa me dit:

- Tu es sûrement doué pour l'allemand Jean-Charles.

Au dîner, mon père m'expliqua comment je devais prendre mon bain de langue:

- Tu vas faire connaissance avec un petit garçon allemand de ton âge. Vous jouerez ensemble, il te dira des mots en allemand, tu les répéteras et ça viendra tout seul.

Je bougonnai :

- Je n'ai pas envie de jouer avec un garçon allemand.

Maman s'écria :

- Les enfants allemands sont aussi bien que les enfants français !

- Non, ils sont bêtes, dis-je.

Mon père prit de nouveau son air des grands jours:

- Jean-Charles, tu me fais de la peine. Les enfants ont tous la même valeur, qu'ils soient blancs ou noirs, espagnols ou allemands.

Je répétais tout bas:

- Ils sont bêtes.

Mais vraiment tout bas, pour ne pas déchaîner une tempête.

LE HOLLANDAIS SANS PEINE

Extrait 3.

C'est alors qu'une dame blonde accompagnée d'un petit garçon blond passa devant notre tente. Ils portaient la vaisselle du dîner dans deux cuvettes. La dame nous regarda, sourit et nous dit quelque chose.

- Bonsoir ! Claironnèrent papa et maman.

Le petit garçon nous jeta un coup d'œil. Il avait mon âge, il était probablement allemand, il campait à deux pas de nous.

- Et tu vois, dit mon père, il aide sa maman à faire la vaisselle.

- Propose-lui une partie de ballon, ajouta ma mère.

Mes parents me regardaient, ma sœur me regardait, même le chien du gardien me regardait. La Terre entière attendait que j'aie joué au ballon avec le petit garçon allemand. Je haussai les épaules, je donnai un coup de pied dans mon ballon et me dirigeai en ronchonnant vers la tente d'à côté.

Le petit garçon semblait m'attendre, les mains sur les hanches. Je shootai. Il arrêta mon ballon sans efforts. Il était sûrement idiot, mais il n'était pas maladroit. La partie s'engagea.

Au bout de dix minutes, j'avais oublié mon bain de langue, mais je m'amusais bien. Le petit garçon blond bloqua le ballon sous son pied et, tapant sur sa poitrine, il me cria :

- Niclausse !

Ou quelque chose dans ce genre-là. Je compris qu'il se présentait. Je tapai sur ma poitrine et, pour plaisanter, je criai :

- Moi, Tarzan !

Mon nouveau camarade était un enfant sérieux. Il répéta après moi :

- Moatazan.

Il avait l'intention de prendre un bain de langue. Il répéta une deuxième fois :

- « Moatazan », avec beaucoup d'application.

Je n'aimais pas tellement mon prénom. Je songeai que

« Moatazan » ferait tout aussi bien l'affaire que « Jean-Charles », pendant ce mois d'août.

LE HOLLANDAIS SANS PEINE

Extrait 4.

Nous nous assîmes dans l'herbe. L'idée me traversa alors qu'il est très difficile de devenir le copain de quelqu'un qui ne dit pas un seul mot de la même façon que vous. Mon ami Niclausse cueillit une fleur et prononça un mot comme « flour » ou « flaour » ou peut être « flaveur ». Par politesse je répétai. Il éclata de rire. J'avais sans doute mal prononcé. Il me fit signe ensuite de donner son nom à la fleur dans ma langue.

Que se passa-t-il dans ma tête, à ce moment-là ? Je trouvai tout à coup stupide d'appeler « fleur » une fleur. Je savais bien que c'était son nom ! Alors je dis :

- Chprout !

Niclausse répéta :

- Chprout.

C'était sûrement un bon élève à l'école. Je secouai la tête pour lui indiquer qu'il prononçait mal. Je rectifiai :

- Chprouout !

Et Niclausse répéta. Pris soudain d'une véritable folie, je lui montrai un arbre :

- Trabeun !

- Trabeun, dit Niclausse.

Puis, pour ne pas perdre le vocabulaire fraîchement acquis, il récapitula :

- Chprouout, trabeun !

Je fis bravo en tapant dans mes mains. Puis je désignai notre toile de tente :

- Chrapati.

- Chrapati, fit Niclausse, élève docile.

Au bout du dixième mot, je pris peur de tout mélanger, d'autant que Niclausse était doué d'une mémoire redoutable. Je courus à ma tente en criant :

- Moatazan chrapati...

Ce qui signifiait, bien évidemment, que j'allais faire un saut jusqu'à ma tente.

Niclausse me comprit parfaitement.

Mes parents me virent entrer, tout excité.

- Tu t'amuses bien ? Me demanda papa.

- Oh oui ! Je vais écrire des mots dans un cahier.

Je me saisis du fameux cahier de vacances.

- Des mots d'allemand ? En demandant mon père, plein d'espoir.
- Non, criai-je en m'enfuyant, c'est du hollandais ! Niclausse est hollandais ! J'étais ravi de cette dernière trouvaille.

Chrapati : tente

Trabeun : arbre

Chprout : fleur

LE HOLLANDAIS SANS PEINE

Extrait 5.

Le lendemain après-midi, j'avais déjà recouvert six feuilles de mon cahier de vacances avec un lexique franco-hollandais. Comme j'étais un excellent professeur, Niclausse progressait très vite. En fin de journée, nous avons presque des petites conversations. Je disais :

- Moatazan gaboum chrouillasse.

Ce qui voulait dire :

- Moatazan aimer mer.

Niclausse me répondait avec conviction :

- Niclausse gaboum chrouillasse.

Mon ami était persuadé qu'il apprenait le français et je crois bien que, de temps en temps, il allait répéter un mot de français à ses parents.

Le soir, mon père me demanda sévèrement :

- Tu as fait ton cahier de vacances ?

Maman intervint, toujours prête à me trouver de bonnes excuses :

- Ecoute, il a fait du hollandais toute la journée. Il peut bien se reposer.

Je pris un air des plus fatigués. Papa me passa la main dans les cheveux.

- Alors, sais-tu comment on dit bonjour en hollandais ?

Je n'y avais pas encore pensé. J'improvisai :

- C'est houlaï !

Papa regarda ma mère en riant :

- C'est drôle comme langue, tu ne trouves pas ? « Houlaï » !

Naturellement, le lendemain matin, quand papa aperçut la maman de Niclausse, il leva la main et lança un « houlaï » retentissant. La dame s'arrêta, indécise, puis elle sourit et répondit :

- houlaï !

Elle venait d'apprendre à dire « boniour » en français. Décidément, mon invention faisait plus d'un heureux.

Par malheur, mon père était quelqu'un de très sympathique. Puisque je ne faisais pas mon cahier de vacances, j'étais tenu d'apprendre au

moins dix mots de hollandais par jour. Mon père m'énuméra tout ce que je devais savoir :

- Les vêtements, la nourriture, les parties du corps, les saisons, les chiffres...

J'étais catastrophé. Arriverais-je à inventer dix mots nouveaux par jour ? Niclausse était encore plus dangereux que mon père. Il apprenait mes listes de vocabulaire en un clin d'œil et il allait finir par savoir le français mieux que moi !

Le soir, assis sur un pliant, la lampe à gaz sifflant au-dessus de ma tête, je récitais mon hollandais à papa. Mon père disait :

- Chaussette ?

Je répondais :

- « Tramil ». « Tramiles » au pluriel.

- Pantalon ?

- « Padpad ».

- short ?

- « Pad ».

Papa se tournait alors vers maman :

- C'est intéressant comme langue. Un short est un petit pantalon. Donc, le short c'est « pad » et le pantalon c'est « padpad ». C'est logique, beaucoup plus logique que le français.